



**JOURS
BARBARES**

**William
Finnegan**

Éditions
du sous-
sol

FOURS

Un récit de

BARBARES

William Finnegan



Grajagan, Java 1979

Jours Barbares

Une vie de surf

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Frank Reichert

William Finnegan

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

Titre original

Barbarian Days, A Surfing Life

Barbarian Days a été publié pour la première fois par Penguin Press en 2015.

© 2015 by William Finnegan.

© Éditions du Seuil, sous la marque des Éditions du sous-sol, 2017,
pour la traduction française.

Photographies :

Page 4 : Mike Cordesius

476 : Ken Seino

Toutes les autres photographies sont la propriété de l'auteur, William Finnegan.

Photo de couverture : © William Finnegan

Conception graphique : gr20paris

ISBN : 978-2-36468-134-2

À Mollie

Il avait été tellement occupé à élaborer des phrases qu'il en avait presque oublié les jours primitifs où penser ressemblait à une tache de couleur étalée sur une page blanche.

EDWARD ST. AUBYN, *Le goût de la mère*⁰¹

01 — *Le goût de la mère*, traduction de l'anglais par Anne Damour, 2007, éd. Christian Bourgois. (Toutes les notes sont du traducteur.)



AU LARGE DU DIAMOND HEAD

Honolulu : 1966-1967

Bien que je ne me sois jamais considéré comme un enfant protégé, le collègue de Kaimuki fut pour moi un choc. Nous venions d’emménager à Honolulu, j’étais en quatrième, et la plupart des élèves étaient des “camés, des sniffeurs de colle et des voyous”. C’est du moins ce que j’écrivais à l’époque à un ami de Los Angeles. Ce n’était pas vrai. Ce qui l’était, en revanche, c’était que les *haoles* (les Blancs, dont je faisais partie) ne formaient à Kaimuki qu’une minorité dérisoire et incroyablement impopulaire. Les “Natifs”, comme je les appelais à l’époque, semblaient nous détester, nous plus que d’autres. C’était assez exaspérant dans la mesure où la plupart des collégiens hawaïens étaient bâtis comme des armoires à glace, et que le bruit courait qu’ils aimaient la bagarre. Les “Asiatiques” (à nouveau, selon ma propre terminologie) étaient le groupe ethnique le plus important de l’école. Lors de ces premières semaines, je ne distinguais pas encore les Japonais des Chinois ou des Coréens – pour moi, c’étaient tous des Asiatiques. Pas plus que je n’avais remarqué l’existence d’autres tribus d’importance, telles que les Philippins, les Samoans et les Portugais (ces derniers n’étaient jamais regardés comme des *haoles*), sans même parler des nombreux autres gamins diversement métissés. Je croyais même, sans doute, que le grand gars de l’atelier de menuiserie de l’école, qui s’était immédiatement pris pour ma personne d’un intérêt teinté de sadisme était hawaïen.

Il portait des chaussures noires pointues bien cirées, des pantalons étroits et des chemises à fleurs bariolées. Ses cheveux

Jours Barbares

crépus étaient coiffés en une banane de rocker et il donnait l'impression de se raser depuis la naissance. Il parlait rarement, et toujours pour s'exprimer dans un pidgin qui m'était inintelligible. C'était une sorte de truand en herbe, qui avait manifestement redoublé plusieurs fois et se contentait de tuer le temps en attendant de laisser tomber le lycée. Il se nommait Freitas – je n'ai jamais entendu son prénom –, mais il ne semblait pas lié au clan des Freitas – famille nombreuse dont cinq garçons au moins, tous aussi tapageurs les uns que les autres, étaient inscrits au collège de Kaimuki. Le Freitas aux chaussures pointues m'avait sciemment étudié pendant plusieurs jours, me rendant de plus en plus nerveux, puis s'était mis à se livrer sur moi à de menues agressions destinées à éprouver mon sang-froid, par exemple en me cognant légèrement le coude pendant que je me concentrais sur ma boîte de cireur à moitié terminée.

J'avais trop peur pour me rebiffer, et il ne m'avait jamais adressé la parole. Ça faisait partie du jeu, apparemment. Ensuite, il a mis au point un autre divertissement assez grossier, mais ingénieux lors des séances où nous restions assis dans l'atelier. Il s'installait derrière moi et, dès que le prof avait le dos tourné, il me frappait sur la tête avec une fine baguette de bois. *Bong... bong... bong...* sur un rythme gentiment régulier, avec, entre deux coups, une pause assez longue pour m'autoriser à espérer un court instant que ç'allait s'arrêter. Je n'arrivais pas à comprendre comment le prof n'entendait pas tous ces chocs vibrants qui perturbaient le cours. Ils étaient assez bruyants pour attirer l'attention des autres élèves, lesquels, au demeurant, semblaient trouver le petit rituel de Freitas fascinant. Sous mon crâne, bien entendu, c'étaient autant d'explosions fracassantes. Freitas se servait d'une longue baguette de bois – d'environ un mètre soixante –, mais il ne frappait jamais très fort, ce qui lui permettait de persévérer de tout son saoul sans laisser aucune marque, et ce, à prudente (pour ne pas dire lointaine) distance, ce qui, sans nul doute, ajoutait du piment à sa prestation.

Je me demande si je serais resté aussi passif que mes condisciples s'il s'en était pris à un autre élève. Probablement. Dans sa bulle, le prof ne s'inquiétait que de ses bancs de scie. Je ne faisais rien pour me défendre. Si j'ai fini par comprendre que Freitas n'était pas hawaïen, j'ai dû me persuader qu'il me

Au large du Diamond Head

fallait accepter cette humiliation. Après tout, je n'étais qu'un haole maigrichon, sans aucun ami.

J'ai considéré plus tard que mes parents m'avaient inscrit par erreur au collège de Kaimuki. C'était en 1966, et les écoles publiques de Californie, surtout dans les banlieues pour la classe moyenne où nous habitions, étaient parmi les meilleures du pays. Les familles que nous connaissions n'envisageaient jamais de mettre leurs gosses dans une école privée. Les écoles publiques d'Hawaï étaient tout à fait différentes : paupérisées, baignant encore dans la tradition du colonialisme, des missions et des plantations, et, d'un point de vue scolaire, à mille lieues en-dessous de la qualité des établissements américains moyens.

On ne s'en serait jamais douté, toutefois, lorsqu'on regardait l'école élémentaire où étaient inscrits mes jeunes frères et sœur (Kevin avait neuf ans, Colleen sept, et Michael trois, de sorte qu'à cet âge il était encore exempté de toute scolarisation). Nous avions loué une maison à la lisière du quartier riche de Kahala, et l'école élémentaire de Kahala était un petit havre bien subventionné, à l'enseignement progressiste. Hormis le fait que les enfants étaient autorisés à se rendre à l'école pieds nus – étonnant exemple de la permissivité tropicale, trouvions-nous –, elle aurait pu se trouver dans un quartier huppé de Santa Monica. Cela dit, elle n'avait ni collège ni lycée. Sans doute parce que toutes les familles du secteur qui pouvaient se le permettre envoyaient leurs gosses dans les écoles secondaires privées qui, depuis des générations, éduquaient la classe moyenne – ainsi que les familles les plus riches d'Honolulu (et d'une grande partie d'Hawaï, au demeurant).

L'ignorant, mes parents m'avaient inscrit au collège le plus proche, dans le Kaimuki ouvrier, derrière le cratère du Diamond Head⁰¹, où ils présumaient que ma petite vie d'élève de quatrième se déroulait comme prévu alors que j'étais presque entièrement englué dans les vicissitudes de la brutalité des petites terreurs des cours de récré, de la solitude, des bagarres, et que, au terme d'une existence de jeune Blanc inconscient des réalités sociales, bien protégé dans les faubourgs ségrégués de

01 — “La Tête de diamant.” Cratère d'un volcan endormi d'Hawaï, à Honolulu.

Jours Barbares

Californie, je m’efforçais de trouver ma voie dans un monde pluriethnique. Les classes elles-mêmes semblaient composées à partir de l’origine raciale. Du moins pour les matières principales : les élèves étaient affectés à différents groupes en fonction des résultats de leurs tests, et ces groupes passaient d’un professeur à l’autre. On m’avait placé moi-même dans un groupe censé être de haut niveau, où pratiquement tous les autres élèves étaient des filles japonaises. Il ne s’y trouvait aucun Hawaïen, Philippin ou Samoan, et les cours, assez guindés et bien peu exigeants, m’ennuyaient comme jamais l’école ne m’avait rasé jusque-là. Que je ne parusse même pas exister socialement aux yeux de mes condisciples n’arrangeait pas les choses. Tant et si bien que je passais mes heures de cours, vautré sur un des bancs du fond, un œil rivé aux branches des arbres derrière la fenêtre, pour tenter d’évaluer la force et la direction du vent, ou à dessiner, page après page, des vagues et des planches de surf.

Je surfais déjà depuis trois ans quand mon père a décroché cet emploi qui nous conduisait à Hawaï. Jusque-là, il avait surtout occupé le poste d’assistant de direction pour des séries télévisées – *Dr Kildare*, *Agents très spéciaux*. Il était maintenant directeur de production d’une nouvelle série, un programme de variétés de trente minutes inspiré d’une émission radiophonique locale intitulée *Hawaii Calls*. L’idée c’était de filmer un orchestre de calypso près d’une cascade, Don Ho en train de chanter dans un bateau au fond de verre, des vahinés dansant devant un volcan crachant le feu et le reste à l’avenant. “Ce ne sera peut-être pas l’*Amateur Hour* hawaïenne, disait mon père, mais pas loin.

— Si c’est à ce point mauvais, on fera semblant de ne pas te connaître, avait répondu ma mère. Bill *qui*, déjà ?”

Le budget de notre emménagement à Hawaï avait dû être très serré, si l’on se fiait à l’exiguïté du cottage que nous louions (Kevin et moi devions dormir sur le divan à tour de rôle) et à l’état de la vieille Ford rouillée que nous avions achetée pour nous déplacer. Mais la maison était proche de la plage – juste au bout d’une allée bordée d’autres cottages dans une rue

Au large du Diamond Head

nommée Kulamanu –, et le temps, chaud même en janvier à notre arrivée – nous faisait l'effet d'un luxe inouï.

La seule idée de vivre à Hawaï m'excitait au plus haut point. Tous les surfeurs, tous les lecteurs de revues de surf – et j'avais mémorisé presque tous les articles et toutes les photos des magazines que je détenais – y passaient le plus clair de leur vie imaginaire, que cela leur plût ou non. Et voilà que je m'y retrouvais, que je foulais des pieds le sable (rugueux, dégageant une odeur bizarre) d'une plage hawaïenne, que je goûtais à son eau de mer (chaude, odeur étrange) et que je ramais vers les vagues hawaïennes (petites, sombres, poussées par le vent).

Rien ne ressemblait à ce à quoi je m'étais attendu. Dans les magazines, les vagues hawaïennes étaient toujours énormes et, sur les clichés en couleur, allaient du bleu profond, au large, à un pâle, impossible turquoise. Le vent soufflait toujours *offshore* (de la côte vers la mer, l'idéal pour le surf) et les *breaks**⁰¹ eux-mêmes étaient d'olympiens terrains de jeu créés pour les dieux : Sunset Beach, le Banzai Pipeline, Makaha, Ala Moana, Waimea Bay.

Or la mer sur laquelle donnait notre maison n'avait rien à voir avec ça. Même Waikiki, connu pour ses breaks réservés aux débutants et aux foules de touristes, se trouvait de l'autre côté du Diamond Head – son versant glamour, iconique –, tout comme les autres parties d'Honolulu dont tout le monde a entendu parler. Nous étions sur le versant sud-est du volcan, au pied d'une petite pente nichée, au fond d'une plage ombragée à l'ouest de Black Point : juste un banc de sable humide, étroit et désert.

L'après-midi de notre arrivée, durant ma première et frénétique inspection des eaux locales, j'ai trouvé la scène du surf déconcertante. Les vagues se brisaient çà et là sur la frange extérieure d'un récif exposé et moussu. Tout ce corail ne manquait pas de m'inquiéter. Il était particulièrement tranchant. Puis j'ai remarqué, tout à fait à l'ouest et assez loin en mer, le ballet familier de silhouettes en forme de bâtonnets, montant, retombant, éclairées en contre-jour par le soleil vespéral. Des

01 — Les termes du jargon du surf suivis d'un astérisque renvoient au glossaire, présent en fin de livre, dès leur première occurrence.

Jours Barbares

surfeurs ! J'ai remonté le sentier au pas de gymnastique. Tout le monde à la maison s'affairait à défaire les valises ou à se bagarrer à propos des lits. J'ai enfilé un maillot, j'ai agrippé ma planche et je suis sorti sans mot dire.

J'ai ramé vers l'ouest sur quelque six cents mètres, le long d'un lagon peu profond, en me cantonnant près du rivage. Les maisons du bord de mer ont fini par disparaître, remplacées sur le sable par le contrefort escarpé et broussailleux du Diamond Head. Puis, le récif s'est effacé sur ma gauche, dévoilant un large chenal – des eaux plus profondes, où nulle vague ne se brisait – et, plus loin, dix ou vingt surfeurs surfant un éparpillement de lames sombres m'arrivant à la poitrine, sous un vent modéré soufflant du large. J'ai ramé lentement jusqu'au lineup* en faisant un long détour pour observer les rides*. Ces surfeurs étaient doués. Tous avaient un style lisse et coulé, sans fioritures. Personne ne tombait. Et personne non plus, bien heureusement, n'a paru me remarquer.

J'ai contourné la session puis je me suis faulfilé dans une partie du lineup plus sauvage. Il y avait de nombreuses vagues. Les take-offs* étaient un peu branlants mais aisés. J'ai laissé ma mémoire musculaire prendre le dessus et j'ai surfé deux petites droites ramollos. Les vagues étaient différentes – mais pas trop – de celles que j'avais connues en Californie. Changeantes mais pas intimidantes. J'ai bien vu du corail au fond des eaux, mais, en dehors de deux têtes affleurant assez haut près du rivage, rien de trop proche de la surface.

On riait et bavardait beaucoup parmi les autres surfeurs. Même en tendant l'oreille, je n'en comprenais pas un mot. Sans doute parlaient-ils *pidgin*⁰¹. J'avais bien lu quelques pages à propos du pidgin dans le *Hawaii* de James Michener, mais, la veille de mon entrée au collège de Kaimuki, je n'en avais encore jamais entendu. Ou peut-être était-ce une langue étrangère. J'étais le seul haole (encore un mot emprunté à Michener) dans l'eau. À un moment donné, un type plus âgé est passé devant moi en ramant, m'a montré l'horizon et m'a crié : “Là-bas !” C'est le seul mot qu'on m'ait adressé ce jour-là.

01 — Créole hawaïen souvent appelé *pidgin hawaïen*, forme de créole utilisé aux îles d'Hawaï mêlant le vocabulaire issu de la langue hawaïenne et de l'anglais.

Au large du Diamond Head

Et il avait raison : une autre série de vagues, la plus grosse de l'après-midi, arrivait du large et je lui fus reconnaissant de m'avoir prévenu.

Le soleil se couchant, la foule s'est raréfiée. J'ai cherché à suivre les surfeurs des yeux pour voir où ils allaient. La plupart semblaient emprunter un sentier escarpé du versant du Diamond Head, leurs planches pâles se balançant régulièrement sur leur tête, l'aileron devant, au gré des descentes et des montées. J'ai pris une dernière vague jusqu'aux eaux blanches puis entrepris en ramant le long trajet de retour jusque chez moi. Les maisons étaient éclairées à présent. L'air était plus frais, les ombres d'un noir bleuté sous les cocotiers le long du rivage. Je rayonnais littéralement, heureux de ma bonne fortune. J'aurais aimé pouvoir dire à quelqu'un : *Je suis à Hawaï. J'ai surfé à Hawaï.* Puis je me suis rendu compte que je ne connaissais pas même le nom du spot.

Il s'agissait des Cliffs – les Falaises. Un arc composite de récifs qui s'arrondissait vers le sud et l'ouest sur quelque six cents mètres à partir du chenal d'où j'étais sorti pour la première fois en ramant. Pour connaître l'existence d'un nouveau spot de surf, il vous faut d'abord étaler votre science des autres breaks – de toutes les autres vagues que vous aurez appris à connaître intimement. Mais, à l'époque, je n'avais encore emmagasiné qu'une dizaine ou une quinzaine de noms de spots californiens, dont un seul que je connaissais vraiment : une plage de galets de Ventura. Et rien dans cette expérience ne me préparait aux Cliffs, où, après cette première session, je me suis efforcé d'aller surfer deux fois par jour.

C'était un spot remarquable toute l'année, où il y avait toujours des vagues sur le littoral sud d'Oahu, même hors saison, ce que j'ai rapidement fini par découvrir. Les récifs, au large du Diamond Head, se trouvent à l'extrémité sud de l'île, et interceptent donc la moindre houle qui passe ; mais aussi beaucoup de vent, y compris les *williwaws* locaux, ces brusques rafales de vent froid qui descendent des flancs du cratère. Et, conjugué avec la vaste étendue en dents de scie du récif et la houle qui déboule tous azimuts, ce vent crée des conditions météorologiques changeantes qui, dans un paradoxe

Jours Barbares

que je n'appréhendais pas sur le moment, se traduisent d'heure en heure par une réfutation "houleuse" de l'idée même de persistance. Les Cliffs étaient complexes et lunatiques au-delà de tout ce que j'avais connu.

Les petits matins étaient remarquables à ce sujet et me laissèrent longtemps perplexe. Pour me glisser dans une vague avant d'aller à l'école, je devais sortir au point du jour. Je savais de ma courte expérience que la mer aurait dû être d'huile à l'aube. Toujours est-il que, sur le littoral californien, le vent ne souffle pratiquement jamais le matin. Ce n'était semble-t-il pas le cas sous les tropiques. Et certainement pas aux Cliffs. Au lever du soleil, les alizés sont parfois très violents. Les palmes faseyaient au-dessus de moi quand je dévalais le sentier, ma planche waxée* sur la tête. Depuis le bord de mer, je voyais les vagues écumer au large, par-delà le récif, et se déverser d'est en ouest sur un océan bleu roi. Les alizés sont censés souffler du nord-est, ce qui, en théorie, serait plutôt propice pour un littoral orienté vers le sud, mais, aux Cliffs, ils se débrouillaient toujours pour longer la côte, assez puissants sous cet angle pour saborder la plupart des spots.

Malgré tout, ce site présentait une sorte de grondante régularité, qui, du moins pour mon niveau, restait surfable même dans ces conditions déplorables. Presque personne ne venait surfer si tôt, ce qui faisait de l'aube le meilleur moment pour explorer la principale zone de take-off*. J'ai commencé à repérer les hauts-fonds rapides et traîtres, ainsi que les points faibles qui exigent, pour continuer, un virage rapide à 180°. Même par une journée venteuse, avec des vagues qui vous arrivent jusqu'à la taille, il restait possible d'en écumer certaines pour de longues et satisfaisantes sessions improvisées. Le récif avait des milliers de difficultés, qui changeaient très vite avec la marée. Et, quand le chenal intérieur commençait à virer au turquoise laiteux – teinte qui n'était pas très loin d'évoquer les vagues hawaïennes fantoches des magazines –, cela signifiait, ai-je fini par comprendre, que le soleil était suffisamment haut dans le ciel et qu'il fallait dès lors que je file avaler mon petit déjeuner. Quand la marée était trop basse et que je ne pouvais plus ramer dans le lagon je savais qu'il me fallait un peu plus de temps pour rentrer chez moi, en progressant avec

Au large du Diamond Head

difficulté sur le sable doux à gros grain, tout en luttant pour garder le nose* de ma planche pointé face au vent.

Les après-midi étaient différents. Le vent était d'ordinaire plus léger, la mer moins chahutée, et d'autres surfeurs étaient présents. Les Cliffs avaient son groupe d'habitues. Au bout de quelques sessions, j'ai fini par en reconnaître quelques-uns. Dans les spots californiens que j'avais fréquentés, le nombre de vagues surfables était généralement limité, et se mettre en position pour en prendre une exigeait souvent de jouer un peu des coudes tout en respectant un ordre bien précis. Un jeune, surtout s'il manquait d'alliés (d'un grand frère par exemple), devait prendre garde à ne pas indisposer, fût-ce par inadvertance, un des caïds locaux. Rien de tout ça n'existait aux Cliffs, il y avait de la place pour tout le monde, de nombreuses vagues se cassaient à l'ouest du principal *take-off* – il était même possible, à condition d'ouvrir l'œil, de prendre un tube en train de se former au large –, du coup je me sentais tout à fait libre de poursuivre mes explorations des franges. Personne ne m'embêtait. Personne ne me cherchait des noises. L'exact opposé de ce que je vivais tous les jours au collège.

Le comité d'accueil du collège consistait en une série de combats aux poings, dont certains étaient fixés officiellement au préalable. Il y avait près du campus un cimetière, avec, dans un angle, un carré d'herbe à l'abri des regards où les gamins allaient régler leurs comptes. Je me suis retrouvé en train d'affronter un certain nombre de jeunes Freitas – dont aucun, *a priori*, n'avait de lien de parenté avec mon tortionnaire chevelu de l'atelier. Mon premier adversaire était si jeune et si petit que je me suis même demandé s'il allait au collège. La méthode qu'employait le clan Freitas pour exercer ses membres à la bagarre consistait, semblait-il, à dénicher un débile qui manquait d'alliés ou de cervelle pour décliner le défi, puis à dépêcher dans l'arène leur plus jeune combattant ayant quelques chances de sortir vainqueur. S'il perdait, en revanche, ils envoyaient le costaud suivant au casse-pipe, et ce, jusqu'à la défaite de l'idiot de service. Le tout de manière tout à fait impartiale : les combats étaient arrangés et arbitrés par les Freitas les plus âgés, et plus ou moins à la loyale.

Jours Barbares

Mon premier combat n'eut qu'un public clairsemé – il n'intéressait franchement pas grand monde –, mais je n'en crevais pas moins de trouille, n'ayant personne pour me rassurer ni la première idée des règles. Mon adversaire se révéla d'une vigueur et d'une férocité stupéfiantes pour sa taille, mais il avait les bras trop courts pour porter des coups, et j'ai fini par le soumettre sans que nous n'en pâtissions trop l'un ou l'autre. Son cousin, qui le remplaça presque aussitôt, était davantage de mon gabarit, et notre affrontement fut plus agressif. J'ai tenu le choc, mais, quand un Freitas plus âgé est intervenu pour déclarer le match nul, nous avions tous les deux des cocards. Il y aurait une revanche, a-t-il ajouté, et, si d'aventure je l'emportais, un dénommé Tino viendrait me casser la gueule, aucun doute là-dessus. L'équipe des Freitas s'est retirée. Je me rappelle les avoir regardés remonter la longue pente du cimetière en roulant des mécaniques, rigolards et débraillés – une joyeuse milice familiale ! Ils étaient visiblement en retard à un autre rendez-vous. Mon visage me lançait, mes jointures étaient douloureuses, mais j'avais le tournis tant j'étais soulagé. Puis j'ai remarqué deux haoles de mon âge qui, l'air penaud, se planquaient dans les buissons à la lisière de la clairière. Je me suis plus ou moins souvenu de les avoir vus au collège, mais ils sont repartis sans piper mot.

J'ai gagné la revanche, me semble-t-il. Puis Tino m'a cassé la gueule, aucun doute là-dessus.

Il y eut d'autres bagarres, y compris une empoignade de plusieurs jours avec un gamin chinois de ma classe d'agronomie qui refusait d'abandonner, même quand je lui enfonçais le nez dans la boue rouge du carré de laitues. Cette amère querelle dura une semaine. Elle reprenait tous les après-midi et aucun n'en sortait jamais vainqueur. Les autres garçons de la classe, qui prenaient plaisir au spectacle, veillaient à ce que le prof ne nous surprît pas en flagrant délit.

J'ignore ce qu'en pensaient mes parents. Estafilades, ecchymoses et même œil au beurre noir, tout cela pouvait s'expliquer : football, surf, tout ce qu'on voudra. Mon intuition, qui me paraît juste rétrospectivement, c'est qu'ils ne pouvaient strictement rien y faire, de sorte que je ne leur en ai jamais parlé.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2017. N° 131953 (00000)
Imprimé en France